

LES DÉ MÊ LÉES

AU RISQUE DE

Il y a sur scène des corps que l'on découvre comme des matières curieuses : chairs à peine éclairées, formes qui émergent du noir sans que l'on distingue d'abord à qui, à quoi on a affaire. Ces corps se présentent à nous par leurs faces étranges : des surfaces blanches se révèlent être des dos évoluant dans un clair-obscur, des figures statiques aux regards indéchiffrables nous ouvrent les portes de mondes inconnus, des êtres évoluent à un endroit où les contours de ce qui fait humanité sont brouillés. La boîte noire est alors comme un tube à essai qui nous place face à des précipités : des corps troubles, insolubles ou hybrides, fondus les uns dans les autres. Leurs apparitions et leurs rencontres viennent épaissir ce que l'on attend, ce que l'on entend par *corps dansants*.

Et puis parfois des individualités prennent tout de suite la pleine lumière pour partager quelque chose d'intime, une parole, une histoire. Celles-ci annoncent par leur présence, leur voix, leurs mots, leurs mouvements : voilà qui je suis. Retour au récit de soi, à une exposition du particulier, qui puise à l'intérieur pour partager en public, venir à la rencontre de nos propres états. Prendre ce risque-là, partir de ce qui fait soi, pour toucher d'autres. Naissent alors des instants vulnérables, lorsque l'intérieur bouge, se renverse sur lui-même et en vient à montrer en plein soleil ce qui par habitude reste au fond. Voilà qui épaissit encore autrement ce qui se joue dans les corps dansants.

Cet hiver, nous sommes entré.e.s dans l'intime, de toutes ces façons. Nous avons plongé au plus proche des peaux, des bouches et des récits. La peau comme une chrysalide qui se brise, comme surface d'accroche des histoires, comme zone de contact avec l'autre. Nous avons pu toucher des yeux, rencontrer des corps qui vivent, voir jusqu'aux intimités. Entrer dans des cavités sombres comme des grottes à explorer, suivre les aortes comme des chemins guidant nos regards vers l'émergence de singularités, écouter des cris, des murmures ou des phrases décochées comme des flèches dans l'air, pour accéder à des bribes d'existence. Les mots sont des navettes, les textes des couches sédimentaires : direction l'intérieur. Dans nos corps éponges se sont accumulées les capsules temporelles de chair, de récit et de papier. Des capsules comme des cellules, qui se multiplient en autant de microcosmes d'instabilité sensible.

L'intime éclot donc à l'aube de ce nouveau numéro, comme terrain d'ouverture de nos perceptions, mouvement de révolte, étendard. Nous vous invitons, à travers ces lignes, à parcourir ces autres qui nous ont ouvert les portes de leur antre. Bonne lecture !

Clémence Bove, Olivier Corre, Karen Fioravanti, François Frimat, Marie Glon, Philippe Guisgand, Pascale Logié, Marie Pons, Mathilde Sannier, Armelle Verrips, Pauline Vanesse, Madeline Wood.

Les ficelles du métier

C'est de là qu'est né tout mon parcours professionnel. Au moment où j'ai su que ce ne serait pas sur scène, j'ai commencé à creuser du côté des métiers derrière la scène...

p.3

Le moindre geste

C'est un peu par hasard que j'ai mis les pieds deux fois au Palais des Beaux-Arts en une semaine. Lundi, je me suis incrustée à une représentation scolaire d'*Eloge...*

p.4

Chic, on danse !

Ou comment se faire prendre dans un joyeux guet-apens aux accents carnavalesques. Pour cela, j'invite Émeline Page, étudiante en danse avec qui j'ai partagé ce moment...

p.7

En pratique

Mardi 29 novembre 2022, Clémence assiste à la représentation de *Silent Legacy* dans laquelle la danseuse de krump de huit ans, Adeline Kerry Cruz, performe...

p.8

Voici un espace pour vous, spectateur.ices !

Pour écrire notes et pensées pendant ou après une pièce, pour nous transmettre une critique personnelle, un retour sur le journal. Vous pouvez déposer vos encarts remplis à l'accueil d'une structure partenaire des Démêlées pour nous les partager.

RISQUER l'intime

On passe la porte d'un hors le monde où l'on est tous.tes en sécurité. Ça parle de l'après-midi déjà passée ensemble pour certain.es. Ça s'occupe en buvant un verre ou en lisant quelques lignes de poésie au stand de L'Affranchie. Comme des fauves dans leurs cages, le public attend le spectacle. On grouille. L'attente est trop longue.

C'est l'odeur qui me saisit. Café ? Chocolat ? Pas désagréable... quoique. Nous attendent, au plateau, deux dos dans l'obscurité. Deux femmes qui s'accouchent, d'une Terre nouvelle. Avec rage. Deux femmes qui se lèvent et nous confrontent aux textes. Elles dansent ensemble en chanson et en voix. Elles prennent la parole chacune dans ces micros éclairés de bleu qui forment comme les colonnes d'air de la révolte sourde et ardente. La scène transpire de leur sororité. On perçoit inévitablement leurs regards emplis de douceur et de flammes. L'espace leur appartient, et leurs déplacements forment des arabesques sur ce sol maculé de terre, ocre.

Femme noire, territoire.

Émerge dans nos esprits l'image de ces cartes de cours d'histoire. Émerge l'image du commerce triangulaire, de sa violence. Elles (re)tracent leurs propres histoires. Le plateau se fait siège de leur territoire. Ce soir, c'est à elles, c'est leur dû, elles prennent la place. On dit que les mots apaisent mais ici l'opulence des lettres, des matières et des médias dit le surplus. Le trop. Le assez. Quand s'ouvrent enfin les bouches, coulent les vers, ceux bloqués dans les poumons depuis longtemps. Les idées nous noient. On se perd dans cet excès. **On nous livre des morceaux d'humanité, elles les déposent à nos pieds.** L'écho, pourtant, ne se fait pas. La salle, peut-être pendue à leurs lèvres, ne sait plus comment réagir.

On doit passer de l'autre côté car ici ce soir il y a un concert. Il faut faire le tour, arriver de derrière les gradins. C'est la même salle que la veille, pourtant elle semble autre. Le chemin pour y parvenir et l'atmosphère en changeraient presque son emplacement.

Deux silhouettes s'installent, en avant-scène, face. Lisette Lombé prend la parole. Sa voix, on pourrait presque la toucher. Puissante et palpable. Oratrice hors-pair.e, elle prend la place sur la scène devenue estrade dans notre micro-société utopique d'un week-end. Ensemble, on construit un en dehors du monde, un lieu assez chaud pour que la confiance règne, que les langues se dénouent, que les gorges se déploient et que Remontada puisse exister pleinement. C'est un meeting poétique loin des statures, ce sont des humains politiques envahis par le désir qui nous dévore. Se libèrent les corps, brûlent les tailleurs trop étroits et se révèlent les robes qui découvrent la peau et qui crient au monde que l'on peut bien la montrer. Que la chair existe, qu'elle est là et qu'elle est de sortie ce soir. Qu'exulte la politique de la vulnérabilité ! Soutenue par les notes projetées par Cloé du Trèfle, elle brandit ses armes, les mots, comme des fourches. **Meneuse de la révolution, la liberté guidant le peuple est queer et noire.**

Je danse sous la voix de celle qui chante et qui parle. *J'observe ces corps.* Je danse les yeux fermés dans l'urgence des corps qui s'étreignent. *Je m'émeus de l'urgence qui transpire.* On danse. *J'y crois.* Nous dansons sur les paroles chaleureuses ou violentes qui retournent le cœur. *J'y suis, même de loin, je ressens l'intensité de l'instant.* Dans la masse des corps dansants, les regards se croisent, les sourires s'esquissent et les nuques se cassent vers l'arrière. Le théâtre se fait lieu où règne l'utopie de se risquer à l'intime.

O.C. & M.S.

À nos humanités révoltées de et avec Marie-Julie Chalu et Marina Monmirel, **Brûler, Danser** de et avec Lisette Lombé et Cloé du Trèfle, Festival Littérature etc., Maison Folie Moulins, Lille, du 4 au 6 novembre 2022.

ABORDER L'OBSCUR

On ne sait jamais ce qui va arriver du fond de la nuit. Un dos silencieux s'extrait des marches, ne contemple plus l'inertie de la scène mais coupe la frontière, pieds en dedans, genoux crispés, recule petit, se déplace grand. Il raconte en se triturant le bout des doigts : un homme mort, de la terre chaude, l'air sec. Cadavre et sang. Sa voix porte un récit monochrome. C'est ferreux dans la gorge, le récit est kinésique, commence par happer longuement. Au premier plan l'histoire, au second du monde en attente. Des chapitres. Des personnages. Des incompréhensions. D'autres frontières, pleines de zones d'ombres. C'est long.

Au loin, des siamoises bancales ont les talons qui flanchent et tombent étrangement, faussement. Les traits de lumière fluo posés au sol sont le terrain d'apparition d'un cirque de figures monstrueuses. Une femme dont la robe-nappe se déroule à l'infini, un numéro de claquettes qui sonne faux entrepris par une chimère masquée, des silhouettes chaussées d'un seul talon haut qui s'avancent boiteuses. Le tout trempe dans une tension molle. On a la sensation d'habiter un cauchemar poisseux et mortifère, notre conscience altérée n'a rien pour s'accrocher, se fabriquer un début de sens, d'histoire, de récit. Regardant.e.s et regardé.e.s, nous restons coincé.e.s chacun.e.s de notre côté, le courant n'est pas passé. On se dit au-revoir sans conviction, un peu gêné.e.s. Certains yeux se plongent dans la feuille de salle, un nouvel abîme se creuse, celle-ci raconte une histoire à mille lieues de ce que l'on a pu percevoir.

Quelques soirs plus tard, nous revoici dans la même salle. Cette nuit-là commence sous un clair de lune bleuté. Un corps de femme gît au centre du cercle que nous sommes invité.e.s à former en entrant. Nous, assis.e.s au coude-à-coude tout autour et elle inerte, comme un corps lourd laissé là. Une silhouette entre, franchit le bord de notre rassemblement et s'avance, torse nu et jupe longue ocre, yeux figés, comme médusée. On pense oracle, vestale, gardienne du feu, que bientôt elle allume. Un feu important, de celui qui donne la vie, que l'on doit garder avivé pendant la nuit à tout prix. Il éclaire ce corps en mouvement qui entreprend de réanimer celle qui est allongée. On observe les visages étrangers éclairés par la flamme qui semble brûler à l'infini, les regards se poser sur ce duo disparate.

Le sabbat commence en douceur. La longue Anna Gaiotti se penche et écoute le poids et la densité du corps de Tatiana Julien, échouée sur le sol. Les peaux glissent l'une sur l'autre, la chair est empoignée, les colonnes vertébrales se soutiennent, les bouches sont ouvertes, l'une insuffle vie, voix et souffle à l'autre. On se situe à l'intérieur d'une caverne, comme à l'intérieur d'un corps. Les images s'entremêlent, ce sont des êtres pré-historiques venus d'un fond matriciel, presque un seul corps hybride, juste avant qu'il ne naisse et voit le jour. Passent ces images de naissance, d'accouchement, de cris poussés par elles, nouvelles-nées et parturientes à la fois, qui s'engendrent l'une l'autre. Ces deux dos nus sous la voûte étoilée sont puissants, animaux, vibratiles. Ces cris primaux donnent la vie ou annoncent le trépas, pourraient faire revenir les morts. À quatre pattes, les louves s'approprient dans un corps-à-corps articulaire, leurs mouvements parfois hachés par la violente lumière stroboscopique. Leurs enroulements sont sculptés, il y a des volutes baroques dans leurs portés, des extases renversées dans leurs nuques. Dans la belle lumière passent de petits orages, nuages rapides, ombres au tableau. La création sonore enveloppante crée un fuseau épais, un bel écrin au duo qui s'inscrit entre l'organique et le sculptural, la tendresse et l'effroi, l'amour et le sacrifice. Une danse de la vie avec la mort, qui avance à tâtons à la découverte du devenir une. L'accueil, cette fois-ci, est très doux. Nous respirons profondément, depuis le bas du ventre.

A.V., O.C., M.P., P.V.

A kiss without lips d'Anna Gaiotti, avec Nathalie Broizat, Clément De Boever, Silvia Di Rienzo, Léo Duplex, Sigolène Valax, Anna Gaiotti, Théâtre de l'Oiseau-Mouche, NEXT festival, Roubaix, 26 novembre 2022. **Une nuit entière** de et avec Tatiana Julien et Anna Gaiotti, Théâtre de l'Oiseau-Mouche, NEXT festival, Roubaix, 1^{er} décembre et à l'Espace Cardin, Paris, 11 décembre 2022.

Do It Your dance

Au matin, Bérénice Legrand nous accueille avec une information : ce spectacle est destiné à être joué hors scène. Le soir, c'est une ouvreuse du Gymnase qui convoque l'imaginaire. Avant d'entrer dans l'espace de la scène, entre les murs, on nous pose trois questions comme début d'un portrait chinois : si vous étiez un phénomène météorologique, un alcool ou une drogue, une matière ?

Réponse : *Rafale, mojito et un plaid en mohair. Un nuage gorgé avant la pluie, de la bière et un souvenir qui n'a pas pris.*

Ici se trouvent nos costumes-maisons, nos petits sacs que l'on ramène et qui vont teinter nos perceptions. Quel devenir à ces énigmes préliminaires ?

Réponse : *Frustration. Elles sont oubliées, leurs effets ignorés, comme inexistantes. Pourtant, elles ont infusé : symptômes de cet imaginaire injecté.*

Nous sommes en condition boîte noire, avec le son d'une guitare électrique et la patte de Benjamin Collier, musicien fidèle comparse de la compagnie, reconnaissable du premier coup. En fond de scène, un personnage étrange attend, immobile. Genre bonhomme têtard, amplement juponné, il titube, et avance timidement. Poucelina a fait sa maison dans une petite coquille de noix. Une conque grise molletonnée dont ne dépassent que les mollets. De l'intérieur de sa grosse tête ballon argentée, deux doigts, ongles vernis en rouge écartent la fente pour faire apparaître ses yeux. Une respiration, un souffle, le regard disparaît. Son nez hume comme une petite truffe au bord de l'interstice. Ça vit à l'intérieur. Secousses, tressaillements, dans la bulle, dans son bulbe. Le cocon fourrure s'ouvre sur une métamorphose en cours. Quand elle tourne, se dévisse le bourgeon de ses pétales, fleur sauvage aux tartans jupons. Caracté-rielle, *La petite coccinelle mal lunée* vitupère, abandonne ses élytres et part dans un tourbillon.

Sa course folle découvre le stratagème de sa jupette punkette. Cinq baudruches commé cerceaux gonflent ses hanches. Cinq ballons qu'elle défait, triture, torture, arrache, malmène. Clac ! Ça éclate. Cris, hurlements, STOP. Un petit bisou et le regard public en coin, coquin, mutin.

Faire soi ! Soi.e c'est aussi la multiplicité des personnages dans un seul corps. Le costume valise est un bagage qui montre ou camoufle. Elle se donne des airs, retourne sa veste. Faire soi ; inclusivement soi.e. Il renvoie à la chose en soi, et au questionnement sur son existence propre, indépendamment de la conscience que l'on peut en avoir. Il sera question en bord plateau de questionnements et de réponses guidées par un malin protocole, qui aura pour effet d'obliger le public à intervenir sans pour autant donner un point de vue objectif.

Comme à la fin il fallait écrire, j'aurais aimé griffonner sur les ballons. Répondre en textile, en tactile, en matière. Trouver d'autres chemins pour faire part de ma réception. Faire du bruit, et puis que l'on s'assoit tous. tes par terre. Se défaire de nos manteaux, de nos carapaces d'hiver, nos coquilles vides, et puis de nos météo internes, quitte à ne pas les faire survivre. S'accorder sur une invitation à tout défaire, et danser avec elle autour.

Je ne comprends pas trop la médiation de la fin, elle desservait le propos plus que l'inverse. Un discours de surface, un peu naïf sur ce qu'est l'adolescence. Déjà-vu. Propos infantilisant pour un public d'adultes. C'est vraiment ce qui me pose le plus question dans la pièce, la manière dont la médiation est venue apporter un sous-titre à l'œuvre déjà clairement lisible.

Réponse : *Ce jour-là, deux classes de collégien.ne.s invitées sont absentes. C'est peut-être là, le manque. Le groupe que nous formions manquait de leurs regards sensibles sur cette thématique qu'ils vivent au présent.*

P.L. & P.V.

Faire soi.e de Bérénice Legrand, avec Mélanie Favre, Festival Forever Young, Le Gymnase, Roubaix, 22 novembre 2022.

Rubrique

Les ficelles du métier

À chaque numéro, nous partons à la rencontre d'un.e artisan du spectacle vivant. Les règles sont simples : tirer au sort une lettre de l'alphabet, lui associer un mot-clé et broder 2 minutes sur ce thème.

Avec Marion Gauvent, agente de diffusion au sein d'A propic, chargée de développement et co-présidente de LAPAS, L'Association des Professionnels de l'Administration du Spectacle.

D comme Danse

Car c'est de là qu'est né tout mon parcours professionnel. Au moment où j'ai su que ce ne serait pas sur scène, j'ai commencé à creuser du côté des métiers derrière la scène. J'ai travaillé en compagnie, dans des bureaux de production, dans des centres chorégraphiques nationaux. La danse est un médium dans lequel je me retrouve et qui me touche énormément car cela passe par les corps sensibles pour exprimer une symbolique.

Aujourd'hui je travaille vraiment sur la diffusion et le développement, mais ce qui me motive à chaque fois, c'est la pratique artistique et le processus créatif. C'est le moment de connexion entre la scène et la salle. Peu de personnes veulent faire ce métier car on l'estampille d'adjectifs qui ne sont pas très valorisants. Alors que c'est un métier absolument passionnant, extrêmement créatif et varié, où l'on se retrouve presque en médiateur.ice entre une œuvre, un.e artiste et les projets de territoires portés par les lieux et les programmeur.ices. Puis on essaie d'accorder au mieux tout cela, pour que des histoires se tissent entre un public et une œuvre ; entre un.e artiste et des programmeur.ices. De mettre la sensibilité artistique au bon endroit et de connecter les gens.

D comme danse, D comme Diffusion, et comme la Défense de ce métier-là aussi.

Ou du moins de celles, car ce sont souvent des femmes, qui font ce métier avec force et amour. On est obligés de défendre ce métier et tout ce qu'il a de pluriel, de créatif et d'évolutif, car la diffusion devient de plus en plus difficile à l'heure actuelle.

Le métier consiste à comprendre au mieux la démarche de l'artiste, à essayer de développer notre propre sensibilité envers une œuvre, à connaître finement les territoires, les programmeur.ices, les programmations. D'être moteur de ce déploiement et de ce développement. On continue dans les D. De pouvoir à la fois aider

les artistes dans leur déploiement et aider les programmeur.ices dans leur programmation de projets artistiques pour voir comment les choses peuvent faire sens.

On a fait une lettre ouverte avec LAPAS, l'Association des Professionnels de l'Administration du Spectacle, sur la visibilité de nos métiers. Après le Covid, on voyait de nouveau de mauvaises pratiques exister. Devoir batailler pour être dans les crédits, pour être en tournée et être dans les budgets de productions par exemple.

On tournait autour de la rédaction de cette lettre pour trouver les mots pour dire ce qui pose problème et ce qui fait que ces métiers-là sont dévalorisés, voire considérés avec une certaine condescendance. On estime chaque fois qu'il y a une espèce d'ascendance de l'institution sur l'indépendant. On a eu beaucoup de retours de nos pairs, mais peu de retours de programmeur.ices ou d'associations de lieux de diffusion, alors que la lettre leur était directement adressée.

Ce que l'on disait, c'est que l'on n'est certes pas toujours en tournée mais nous sommes les personnes qui suivons le plus longtemps le projet avec l'artiste, qui nous en parle dès le tout début. Un projet c'est quelque chose de ponctuel mais on est présent.e.s sur le long terme avec les artistes pour créer la continuité. Donc oui, c'est normal de nous nommer ; car on est là.

La lettre est accessible sur le site de LAPAS : « Les professionnels de la production de l'administration et de la diffusion ne sont pas une variable d'ajustement ».

Propos recueillis par Armelle Verrips.

Rubrique

Le moindre geste

Un endroit pour s'intéresser à la naissance du mouvement, aux processus de travail en cours, une fenêtre sur la fabrication du geste chorégraphique.

C'est un peu par hasard que j'ai mis les pieds deux fois au Palais des Beaux-Arts en une semaine.

Lundi, je me suis incrustée à une représentation scolaire d'*Éloge des créatrices* de Bernadette Gruson (Cie Zaoum) et en repartant j'ai vu l'affiche "Un midi, un regard : Véronique Duquennoy-Martinot, chirurgienne plasticienne au CHU de Lille - Vendredi, 12h30".

Me voilà donc dans le hall d'entrée, où après une rapide introduction Véronique nous emmène "à côté de son bloc opératoire". Je découvre alors l'exposition *Prière de toucher* qui commence sur la rotonde de l'atrium, recouverte de verbes d'action liés aux mains, et de dessins comme des partitions de mouvements de doigts pour palper, caresser les œuvres reproduites pour l'occasion.

C'est là que le parallèle entre la chirurgienne et les sculpteur.ices apparaît alors : l'importance de leurs mains, leurs liens avec les yeux et le cerveau. On observe, on réfléchit, on agit. C'est là que je me rends compte du terme commun entre chirurgien.nes et artistes : celui de *plasticien.nes*.

Après une première approche dans la rotonde, à passer nos mains sur et entre une sculpture flottante de bois vernis de Marta Pan, nous poursuivons dans la galerie des sculptures. Le bloc opératoire. L'atelier. Véronique sort alors ses outils. "Doit-on partir de la réalité ou la recréer ex-nihilo ?". Elle parle de chirurgie esthétique, de transformations volontaires, mais aussi de corps abîmés, mutilés... de réparation(s). De conformité au corps "d'avant" ou de fantasmes de corps "d'après". Elle analyse les corps sculptés, les découpe, et donne un jugement esthétique sur chaque partie en nous interrogeant "Qu'est-ce que la beauté ?".

Je note à la suite plusieurs de ses phrases en marchant :
 "Je passe mon temps à toucher des gens - via l'interface du gant"
 "L'incision de la peau a quelque chose de bouleversant"
 "Ce droit que nous avons [en tant que chirurgien.ne.s], on doit l'utiliser avec beaucoup de bienveillance et de conscience"
 "On coupe les gens".

Je relève la tête quand le groupe s'arrête, nous sommes devant *Statue, Hermaphrodite couché*, de - et en l'écrivant je me demande si c'est une blague - François Milhomme, "Mi-L'homme ?!". Cette visite me fait décortiquer les mots autant que les corps. Pendant que je souris à mon carnet, Véronique compare le marbre à l'os, qui se sculpte et se casse aussi, et montre les outils du sculpteur disposés sur une tablette pour l'exposition temporaire en disant que

ce sont pratiquement les mêmes que les siens. Cette statue en "décubitus latéral - position très difficile à faire maintenir au bloc" qui dévoile l'organe sexuel masculin d'un côté alors que l'on croit contempler une femme de l'autre, lui permet de poser la question du genre, des opérations de transitions chirurgicales de certain.e.s.x de ses patient.e.s.x et de la justesse à trouver pour chaque personne qu'elle reçoit.

Plus loin, le dos musclé de *Narcisse* (d'Ernest Hiolle) engage le chapitre de la reconstruction - le muscle du grand dorsal étant très utilisé dans ce cas grâce à sa richesse en fibres musculaires - et avec lui un vocabulaire autour du fil : "déplacer les tissus", "chirurgie des lambeaux". Véronique se retourne alors vers *Pénélope* (d'Antoine Bourdelle) avec qui elle se dit amie car, elle aussi tisse et détisse avec une grande patience.

Enfin, Véronique Duquennoy-Martinot, se place entre les deux bustes de Camille Claudel. Elle se re-présente alors comme *chirurgien*, mais veut parler de la représentation des femmes, dans son métier et dans cette galerie où l'on ne trouve quasiment que des sculpteurs. Mais voilà, elle a commencé par Marta Pan et terminera par Camille Claudel. Une belle façon de me renvoyer vers mon autre visite de lundi avec Bernadette Gruson, qui nous a présenté une série de créatrices, souvent absentes, du musée. "Chirurgien" donc, car quand elle a commencé ses études et son métier, il était encore rare d'être chirurgienne, et encore plus de le dire, elle en a donc gardé l'habitude...

Elle profite des deux bustes près d'elle, celui de *Louise Claudel*, au visage parfaitement symétrique et lisse, et *Le Brigand*, aux reliefs plus bruts et à son nez à bosse, pour les comparer et faire un bilan de ses années d'exercice : "Je suis une travailleuse manuelle, la chirurgie peut se comparer à de l'artisanat, nous appliquons des process [...] il faut dix ans de pratique pour faire quelque chose avec du sens" (encore un clin d'œil à *Pénélope*).

Qu'on lui demande une version améliorée de soi-même ou de retrouver son soi d'avant à la suite d'un accident, Véronique conclut en disant qu'elle n'est malheureusement pas sculpteur, elle modifie les gens, elle ne peut pas inventer totalement dans la matière mais doit faire avec le réel. La main sculptrice, la main thérapeutique. Par elle, les deux.

M.W.

Un midi, un regard avec Véronique Duquennoy-Martinot, chirurgienne plasticienne au CHU de Lille, Palais des Beaux-arts de Lille, vendredi 20 janvier 2022.

Prière de toucher, notre corps est une œuvre

En direction du Palais des Beaux-Arts, nos trois paires de pieds marchent à vitesses différentes en fonction des trois générations représentées. Nos rythmes s'ajustent, heureuses d'aller ensemble découvrir l'exposition *Prière de toucher*.

Au rez-de-chaussée, un espace circulaire est érigé. Sur les murs extérieurs, des mots rappellent les différentes manières de se toucher. Nous attendons notre tour pour entrer en se grattant, se chatouillant et se palpant la peau.

À trois, nous recevons deux masques noirs afin de pouvoir découvrir l'exposition les yeux bandés. Celle du milieu commence par être la guide.

À sa gauche, la cousine de son père lui donne la main, à sa droite, sa fille commence déjà à foncer droit devant.

Dans l'espace sans angles, la lumière est douce. Des sculptures de tailles différentes sont posées sur des longs socles blancs qui permettent de pincer les œuvres de haut en bas. Nous nous dirigeons là où il y a de la place ; au dos d'une femme nue, en marbre. Petite main sur le petit pied droit effleure les détails. Très vite le bandeau est enlevé pour toucher aussi avec les yeux. Grande main à plat sur la fesse gauche. Froid est la première sensation, puis caresses de la texture en suivant les

courbes. À droite un rire franc en voyant la grande cousine toucher une fesse sans s'en rendre compte.

C'est au tour du petit format de guider nos grands corps. Quelle joie de pouvoir toucher des seins et des lèvres sans que personne ne puisse juger ce que l'on fait pourtant en plein public. Mais très vite, la petite main nous ramène ailleurs. Puis tourne nos deux corps d'adultes l'un vers l'autre en disant : « C'est vous les œuvres d'art ».

A.V.

Prière de toucher, l'art et la matière, Palais des Beaux-Arts, Lille, du 20 octobre 2022 au 12 mars 2023.

Cryostatées

“Rêver un homme. Le rêver avec une intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité. Avec soulagement. Avec humiliation. Avec terreur. Comprendre que lui aussi est une apparence qu'un autre est en train de rêver.”

Incubation. Immersion dans le creux d'une cavité froide. Lumière crue sur peaux laiteuses, dépourvues, dévêtues, surexposées. Deux corps au sol inventent immobiles le chemin de leurs pertes : vertiges morts dans une bascule qui s'écroule là, par terre. Chute brutale à laisser les peaux silencieuses depuis. Ne reste plus que des corps-gants, dont la main maîtresse s'est évanouie. Des corps ôtés, à moitié, coincés dans des postures flasques et empêchées. Le repos éventuel de ces silhouettes posées dans l'abandon est contrarié par leurs caractères contraires. Si elles paraissent lâchées de haut, leurs jointures toujours se tiennent : tableau d'un dépôt binaire, violence enveloppée, des corps chiffons articulaires dans une salle aseptisée.

Réveil. Les chairs se plient, se déploient, se traînent. Les carcasses molles vivent encore, d'une certaine manière. Quelque chose à l'intérieur survit. Elles s'activent

dans des décharges brûlantes, chargées de spasmes qui frappent, se débattent, s'excitent, souffrent peut-être. Les peaux ventouses claquent le tapis. On peut les voir de tout près, au ralenti, tant on nous autorise à nous rapprocher. Les plis, les pores, l'absence. Sorties de leurs états géostationnaires, les paupières ne trouvent pas le jour. Les deux corps se hissent, à quatre pattes jusqu'aux podiums au centre de leurs espaces circulaires. Des estrades, faites comme des puits de lumières, fixent l'imagerie de l'Être vide. Mannequins de vitrine, hybrides. Ils sont supérieurs par autant de vulnérabilité. Quelque chose dans leur “banalité” les rend spectaculaires. Somnambules, leurs déplacements racontent une dynamique de l'interne qui ne parvient pas tout à fait à se lire. À tâtons, pour soi, sans conscience des effets, de l'ampleur, des formes. Emmittoufflés dans une carapace engourdie, ils sont seuls, connectés à une réalité inaccessible.

Dans la salle d'observation, nous sommes visiteurs à l'ombre. La lumière blafarde infuse dans le foyer de l'action, dessine un dôme qui centralise les spécimens à décrypter. La performance-exposition a des airs de laboratoire, de vaisseau.

Rêver un homme. Le rêver avec une intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité. Avec soulagement. Avec humiliation. Avec terreur. Comprendre que lui aussi est une apparence qu'un autre est en train de rêver.

La voix omnisciente, voix capitaine, chuchote, alimente le journal de bord discret de ces avatars sous hypnose. Sur les pourtours du plateau, comme délimitation à doubles rôles, des tablettes sur trépieds, des moniteurs : un barrage amplificateur. Les six écrans, comme fenêtres sur ce qui se joue, pivotent comme des têtes mobiles, captent et retranscrivent le réel en mouvement. Ils interfèrent, troublent la temporalité. Deviennent des calques, d'autres façons de scruter. Transformer le vrai en fiction. On déambule, regarde à travers, juxtapose les visions. J'y plonge. Elle happe, cette surenchère de projections qui démultiplie les strates de l'expérience. Elle s'effeuille en morceaux épais, gluants. La fluidité des corps s'écroule sous la trajectoire épileptique de nos yeux devenus lames tranchantes. À l'affût des variations, des complications. Les regards scandent l'espace, les peaux. La curiosité crée des vagues, on s'immobilise, délicatement se

pousse, dépasse. Le protocole excite un voyeurisme à peine conscient. On dirait qu'ils sont les derniers humains sur terre, gardés précieusement, comme sujets test. C'est une reconnexion à la peau. Au vivant. À ce qu'il y a de plus connu en nous. La chair.

Interférence. Les caméras intrusives deviennent menaçantes, témoins d'une vie invisible à l'œil nu. Elles captent les fréquences d'un ailleurs fantomatique, des pantins thermiques prennent possession du plateau. Ils voyagent, ignorent, traversent, déboulent, s'accrochent aux cobayes toujours coincés en eux-mêmes. Les extraterrestres élastiques se fracassent depuis le plafond, modélisant cette chute imaginée en rentrant. Les intelligences artificielles dominant, s'entrelacent. Et si elles n'existent qu'à travers les moniteurs mouvants, leur surgissement éphémère immortalise leurs traces, persistance rétinienne.

P.V.

Les ruines circulaires – archéologie d'une disparition, de et avec David Ayoun et Esther Mollo, Espace culture, campus cité scientifique, Villeneuve d'Ascq, 17 novembre 2022.

CLAIR OBSCUR

Vous pouvez sortir, si c'est trop. Mais gardez à l'esprit que ça ne durera pas. Si c'est trop, vous pouvez garder à l'esprit que, sortir, ne suffira pas. Ça ne s'arrête pas. Ça n'a jamais fini.

Lumière. Elle éblouit la face. Qu'est-ce qu'elle me montre ? C'est la main ou c'est le mur ? C'est elle ou moi ? Dans l'obscurité de l'intime, Faustine fait lumière sur le secret des ombres et joue. Dans sa grande maison de poupée vide, elle réanime des fantômes. Elles. Elles se trouvent à nouveau là. Telles que je les avais quittées quelques années plus tôt. Corps difformes, déformés, fragiles. Figures totems, les prieuses hallucinées hantent à nouveau. Elles sont là. Les habitantes oubliées.

« C'EST ELLES OU MOI. »

Elle. Elle retentit dans des échos projetés. Là, aux pieds, en détails, puis en l'air, par-delà les limites frontalières, elle sème le flou. Aujourd'hui, je connais, je sais où vont les doigts de pieds, les bras et les ombres. Je les attends. Je les savoure. Entourée et solitaire, Faustine dure dans des affronts qui forment des boucles brutes, des courbes rêches. Elle se convoque dans des duels contraints, contre elle. Et ses chimères on les rêve autrement qu'à genoux.

**« VOUS M'AVEZ FAITE
STATUE, ET TOUJOURS
JE ME SUIS TU. »**

Des contractions aux pas lourds grondent. Des sauts se propagent en ondes. Au secours, en suspens, les omoplates pleines, la main qui flagelle, comme une punition. Se dégage une candeur faussement naïve dans ses à-coups, ses alertes, comme une petite bête qui arpente, flaire. Dans son dos rond dépourvu, arche sans tissu, se baignent des grains de beauté, qui le rendent moins nu. Ça vit à la surface. Sous son épiderme, les côtes flottent, les fragments se déchaînent. Bal osseux, chaotique, dessine une carte routière mouvante. Creux, vallonnée. J'imagine les ruisseaux, rivières et lacs. Sur son corps paysage, corps destination. Articulations serpentiques, elle déborde.

**« REGARDEZ-MOI,
JE SUIS VRAIE. »**

Piégée dans une boucle sans issue, l'assise ici devient inconfortable. Il faut bouger, s'extraire, se distraire. Ne pas avoir peur du noir, craindre ce qu'il révèle. C'est cet espace ébène, oppressif, qui rend possible la mise en lumière de ces corps autres, masses d'argile, de plâtre et d'aluminium. Le cadre lumineux que la noirceur réveille, traverse et transperce, l'ici et maintenant nous projette au-delà. Aller-retour dans le passé. Le hurlement des sirènes revient, repart, reste. S'accroche. Se cramponne. Si bien qu'il est là même quand il ne l'est pas.

**« JE VOUS CHERCHAIS
EN HURLANT. »**

Côté jardin, il y a la profondeur avec laquelle jouer et les murs noirs qui se font écrans de projection de ces autres inanimées, mouvantes pourtant. L'ombre est aussi compagne de scène. Côté cour, avant scène, si tu ne l'avais pas remarquée, c'est là que tu la découvres. La robe où les fleurs deviennent veines. Pendue. Elle aussi la remarque, et l'invite dans une danse, elles virevoltent. Secousse violente, lumière chaotique. Elle s'empare d'elle, elle l'emprisonne. Je retiens mon souffle.

**« MOI JE NE PEUX
PLUS BOUGER. »**

Corps de chair, vivant, se confond avec ces corps sans vie. L'ombre alors englobe, surplombe. Le dos qui se courbe sous le poids. La tête penchée vers l'avant, courbe inévitablement le dos. Vous pouvez sortir, si c'est trop.

M.S & P.V.

Les Prieuses ou la Tortue, de et avec Faustine Azyadé, 16 décembre 2022, Le 188, Lille.

Focus

à hauteur

d'enfants

Un après-midi, dans la ville italienne de Santarcangelo, un groupe d'enfants lit l'avenir dans la paume de nos mains. On prend rendez-vous et un.e petit.e humain.e abaisse la visière de sa casquette argentée sur ses yeux, nous raconte ce qu'il voit dans nos lignes de vie. Ces mini-oracles lisent, inventent nos projections futures dans *Sparks*, "les étincelles", performance pensée par Francesca Grilli. L'expérience est assez marquante pour que plusieurs années après, devant l'apparition d'enfants interprètes sur scène au sein du festival NEXT, on se souvienne d'eux, de leur sérieux et de ce geste symbolique de remettre notre destin entre de si petites mains.

L'une d'elle est un phénomène attendu en cet automne 2022. Son visage orne l'affiche du festival, son nom est dans les conversations, c'est Adeline Kerry Cruz, danseuse Montréalaise de huit ans qui tient la première partie de la pièce *Silent Legacy* signée Maud Le Pladec. Au Théâtre de l'Idéal à Tourcoing, la salle est comble. Elle entre, casquette, short, tee-shirt et baskets claires, s'ancre ferme dans un rectangle de lumière. La scène est immense, elle si petite, et pourtant elle emplit d'emblée tout l'espace. À côté de moi, Zacharie, huit ans, écarquille les yeux. Pendant vingt minutes, Adeline danse le krump, corps percuté par des à-coups invisibles, torse parcouru de secousses, appuis forts dans le sol, jambes pliées, tapant du pied, serrant les poings, les deux avant-bras arqués, des traits de colère passent sur son visage.

Elle nous défie presque un à un dans cette immense salle. Elle est loin, Gretel, la petite fille des contes de fée qui se perd en forêt. Ici on a affaire à une presque machine, un prodige, une pépite. C'est vrai ce que l'on dit, que c'est une interprète puissante, que l'effort qu'elle fournit est immense. Mais soudain elle nous paraît très seule. La rencontre avec Audrey Merilus, qui assure le second solo, ne se fait pas vraiment. Un trop bref duo avec son mentor, le krumper JrMaddripp, donne lieu à une belle séquence, mais trop courte pour devenir une vraie proposition, nous partager la densité de cette relation. Cela nous fait une drôle d'impression de voir une enfant déjà star porter sur sa seule existence une pièce entière. Il y a comme un déséquilibre.

Est-ce que la présence d'un enfant sur scène est toujours un mouvement vers l'avenir, une projection vers l'avant ? Et lorsque l'horizon commun n'est pas gai, comment font les adultes pour ne pas charger les imaginaires enfantins de leurs propres angoisses ? Il y a cette petite fille, presque fantomatique, dans *Do the Calimero*. Une petite humaine qui, ce jour-là au Grand Bleu, porte le poids du monde sur les épaules. Atlas est en CE2. À ce corps presque muet on fait dire le futur. Pendant que les adultes enchaînent les monologues, Amalia Daems Keereman déambule, pleine d'ennuis. Elle enfle de nombreux déguisements, une robe de princesse, un uniforme noir, et face à ce qui devrait être joyeux elle semble résister pour ne pas bailler. Chez Lies Pauwels les adultes se plaignent et l'enfant attend. Quand ils nous noient dans leurs logorrhées, c'est sur elle que se posent les regards. Où sont ses doutes ? Quelle valeur pour sa parole ? Elle habite une sorte de non-présence. On ne lui propose rien. Et quand vient la fin, que le chaos s'abat sur scène, elle est aussi prise dans le vacarme. L'enfant oracle est un humain comme les autres finalement. Nous retrouver noyé.e par ces plaintes sans substance nous donne envie d'entendre les plus petit.e.s, que quelqu'un, enfin, fasse de la place à ce qui les habite.

Entre alors Balkis Mercier Berger dans *Leçons de ténèbres* de Betty Tchomanga. Sa fragilité d'être, simple, maladroite, un léger sourire sur son visage nous dit qu'elle joue. Lorsqu'elle se saisit d'un micro, elle nous demande d'abord si on l'entend bien, si on l'écoute. Elle nous parle d'espoir mais aussi de "blablabla". Les trois adultes en scène à ses côtés la regardent, s'assurent qu'elle ne tombe pas de l'empilement de chaises sur lequel elle s'est juchée pour être entendue. Dans la bande-son, des oiseaux répondent et pépient *blablabla* à leur tour. Plus tard, elle chante en breton pour convoquer les éléments de l'eau et du feu. Sa présence est teintée d'étrangeté, comme située entre innocence et clairvoyance, jeu et gravité. Elle ne résout rien, ne rassure pas, ne fait pas semblant de porter un message trop grand pour elle.

Ce qui nous manque en réalité, ce serait un canal plus direct vers le partage des imaginaires, des histoires, des visions du monde portées par les enfants au sein de pièces pensées par des adultes. De donner de l'ampleur à l'existence de ces jeunes interprètes que l'on sent contraint.e.s dans des écritures qui laissent peu de place à la fantaisie, à l'imprévu, au surgissement de l'inattendu et donc à l'existence possible d'une fragilité vivante. Alors, quand la chorégraphe Nathalie Baldo nous évoque son projet *Où va le regard quand les yeux se ferment ?*, avorté faute de soutien financier, on se dit que c'est précisément celui que l'on aurait aimé voir. Une pièce peuplée d'un groupe d'enfants, évoluant en autonomie dans un grand espace de jeu. Sur une planète aride qui semble éteinte, de la poudre de roches scintille. Les voilà partis à la découverte de ce monde moins austère qu'il n'y paraît, muant en géologues qui cherchent, creusent, trouvent sous les dunes des éclats de lumière colorés. La magie se déploie sous leurs doigts, dans les corps en mouvement. Ils vont chercher au fond ce qu'il y a de plus précieux, ce qui brille à l'intérieur, réinventent à leur manière tout un monde à leur mesure, où les couleurs restent vives et la surprise possible.

M.P. & O.C

Festival NEXT - *Silent Legacy*, de Maud Le Pladec avec Adeline Kerry Cruz, Jr Maddripp, Audrey Merilus, Théâtre de l'Idéal, Tourcoing, 29 novembre 2022. *Do the calimero*, de Lies Pauwels avec Marjan De Schutter, Olga Kunicka, Andrew Van Ostade, Doris & Nathalie Bokongo Nkumu, Dag Taldeman, Mick Galliot Fabré, Alexandra Van Der Raaij Markovic et Amalia Daems Keereman, Le Grand Bleu, Lille, 17 novembre 2022. *Leçons de ténèbres*, de Betty Tchomanga avec Amparo Gonzalez Sola, Léonard Jean-Baptiste, Betty Tchomanga et Balkis Mercier Berger (en alternance avec Zoé Jaffry), Courtrai, Buda, 23 novembre 2022. *Où va le regard quand les yeux se ferment ?* de Nathalie Baldo. À voir, *Lorsque l'enfant était enfant*, de Sylvain Groud avec David Dauchy, Laetitia Ringeval et Sylvain Groud, Ballet du Nord, Roubaix, 9 et 10 mars 2023.

CES HOMMES -LÀ

Tous les mardis soirs, je rentre de la chorale en non-mixité, où j'ai chauffé ma voix au milieu de celles d'autres femmes. Tous les mardis soirs, je croise le même groupe d'hommes sur le pont - celui qui va de Porte des Postes à Lille Sud. Mais depuis quelques semaines, je sais. Je sais d'où reviennent *ces hommes-là*, car je les reconnais. Je les ai découverts sur écran, lors d'une soirée où était présentée une série sur des pom-pom boys lillois. *Ces hommes-là* donc, rentrent chez eux chaque mardi soir, après leur entraînement de danse à la Halle de Glisse.

Vous les connaissez peut-être : soit parce que vous fréquentez les matchs de roller derby, où Les Scrimmage People se déhanchent à la mi-temps des rencontres des équipes féminines, soit parce que vous les avez vu danser aux Trente ans du Vivat, soit parce que vous les avez découverts comme moi grâce à la série *Pom Pom Boys* qui leur est consacrée sur 6play.

Les Scrimmage People ont organisé une soirée à la Brat Cave à Lille pour la sortie de la série. Je me retrouve donc 1. dans ce lieu étrange que je ne connaissais pas, une salle de jeu cachant une salle de concert au fond, et 2. au milieu d'une foule où je ne reconnais pas les visages des spectateur.ices de danse ou de cirque que j'ai déjà pu croiser, mais un tout autre réseau, très mixte, souriant mais aussi très inconnu !

Après cette arrivée, et une fois mon appréhension « *oulala, c'est qui ces mecs en micro-shorts rouges qui surjouent des danses, parfois sexualisées, du cheerleading ?* » passée, on découvre un groupe de personnes qui défendent et soutiennent à la fois le sport féminin et les femmes qui militent à travers leur pratique. En quatre épisodes nous sont dévoilés les parcours et quelques portraits de ceux qui constituent cette équipe. Je dis « *celleux* » car il y a trois coachEs et parce que l'un des buts et valeur de ce groupe est de lutter contre les normes de genre et d'ouvrir le collectif à toute personne voulant les rejoindre et se définir comme « *pom-pom boys* ».

Iels ont en effet choisi d'utiliser la scène pour défendre leurs idéaux, scène qui se révèle être la plupart du temps des terrains de sport, de la halle de glisse du roller derby féminin lillois au stade de rugby de Biarritz, pour un match d'équipes masculines. Des terrains qui sont plus ou moins « *hostiles* » à la rencontre avec Les Scrimmage People, mais qui ont le mérite d'amener aux yeux des supporter.ice.s une nouvelle image de l'homme dans le sport. Une image incarnée par ceux qui bousculent les codes et qui grâce à leur gaieté, leur dérision mais aussi le sérieux investi dans l'accomplissement de la chorégraphie et des figures acrobatiques, impressionnent.

Grâce à la caméra, on a la chance de les suivre « *au vestiaire* »... enfin, surtout dans leurs vies privées ! On rencontre alors des personnalités différentes, qui luttent aussi hors du terrain contre le patriarcat, contre la masculinité toxique, dans leurs familles, leurs réseaux, leurs boulots. Je souligne avec plaisir également que plusieurs joueurs parlent, voire présentent pendant leurs portraits des femmes de leur entourage, les désignant comme des alliées et des modèles dans leurs engagements. Des hommes ++ qui diffusent leurs valeurs aussi au quotidien, détruisent les stéréotypes, et par là même, mes appréhensions du début de soirée.

En repartant de la Brat Cave, j'avoue avoir pensé, comme le dit Philémon, membre de l'équipe qui s'exprime sur son arrivée chez les Scrimmage People dans l'épisode 3 : « *Ça m'a aussi un peu réconcilié avec « les hommes » [...] et en particulier les groupes d'hommes* ».

J'ai donc hâte de les recroiser, *ces hommes-là*.

PS : Je finis cet article le 24 janvier, c'est la journée mondiale du sport féminin, créée afin de lutter contre le manque de visibilité des rencontres féminines dans les médias. J'attends donc avec impatience (et mon carnet de notes) les prochains matchs de roller derby féminins à la Halle de Glisse ! La suite, au prochain épisode...

M.W.

Soirée de diffusion *Pompom Boys*, La Brat Cave, Lille, 16 novembre 2022.
<https://scrimmagepeople.fr/>

Rubrique

Chic, on danse !

Une rubrique pour les danses sociales, populaires, participatives et les mouvements collectifs.

Ou comment se faire prendre dans un joyeux guet-apens aux accents carnavalesques. Pour cela, j'invite Émeline Page, étudiante en danse avec qui j'ai partagé ce moment, à écrire pour échanger nos impressions.

Les percussions du groupe se font entendre, la répétition prend fin. Chantal Loïal expose tambour battant son projet. En fait, cette sortie de résidence est probablement la plus longue jamais vécue. Elle présente ses interprètes, chacun.e avec son origine géographique, sa technique, sa singularité, et toutes ces danses originelles dont elle exploite chaque particularité, sans pour autant les catégoriser. Elle arrive à mixer aussi bien les danses de carnaval populaires du continent africain, de Dunkerque ; mais également des références à la danse Baroque et au carnaval de Venise. Les quadrilles, valse et polkas sont des danses européennes, elles ont été assimilées par les cultures locales aux Antilles ou en Amérique Latine. Nous voilà ici dans une autre forme de circulation, en découvrant ces danses issues du patrimoine culturel caribéen.

Ce sont véritablement des danses joyeuses à partager. En tant que danseuse en formation vers le professorat, j'ai vraiment aimé la manière dont Chantal Loïal impliquait tous les membres de la compagnie et la précision avec laquelle elle expliquait quelles musiques elle avait sélectionnées et pourquoi. Tout cela était très clair, même sa manière de mélanger les styles pourtant très différents allant des danses basques aux rythmes de la Guadeloupe, au waacking, locking. Elle évoque très bien le côté *battle* que l'on retrouve dans la capoeira et dans les danses issues des communautés esclaves, tout cela est lié. Je me suis d'ailleurs demandée ce que cette référence faisait là, mais les danses urbaines font aussi partie d'un folklore ? Cette ouverture d'esprit qui caractérise Chantal Loïal permet d'obtenir plus de matières à mettre en friction. Les prises de parole étaient vraiment riches, on ressentait comment chacun.e avait préparé sa démonstration, se passait le relais. Ce qui m'a profondément touchée, c'est que ce sont surtout des femmes qui ont pris la parole, à la dernière conférence au CCN sur le Hip hop il n'y avait que des hommes blancs.

Surprise ! La chorégraphe nous invite à entrer dans sa danse, insiste auprès des indécis. Je marche dans l'espace en fixant les personnes et me retrouve les yeux dans les yeux face à elle, je ressens à la fois toute sa puissance et son charisme. Prendre un temps pour se regarder, ensuite tourner autour, un ou deux tours, vertige. Caresser le sol avec une main puis l'autre, ramasser la terre pour ensuite l'emmener vers le ciel, redescendre comme si un filet d'eau coulait sur mon visage. Et puis il y a un mouvement de capoeira, se cacher les yeux, changer de bras. Je ne suis pas dans le bon tempo, sourire de Chantal.

Enfin épaule contre épaule et hanche contre hanche, frictions à la manière des danses créoles, toujours les yeux dans les yeux, je perçois toute la malice de ma partenaire. Cela est très joyeux et ce jeu de regard est d'un effet assez fort. On reprend, de nouveaux couples se forment, cela devient jubilatoire. Avec toute l'attention des membres de la compagnie qui veillent à ce que personne ne reste isolé. D'autres membres des gradins, enthousiasmés par notre joie à danser, nous ont rejoints. L'on se met en cercle à la queue leu leu avec des mouvements de bassins qui, si l'on pratique les danses africaines, sont assez simples à réaliser sinon, il y a une logique à avoir. Ensuite, une phrase chorégraphique : aller tou.te.s ensemble vers l'avant comme aller vers le ciel, avec une énergie collective. La quasi-totalité des gens occupe le plateau dans un immense cercle joyeux. Cela fait vraiment du bien de voir cet intérêt multiculturel qui crée un beau moment de communion, sans hiérarchie. Un moment jouissif comme le carnaval peut être fédérateur et donner la possibilité à tou.te.s d'entrer dans la danse. Je rêverai de danser dans cette compagnie.

E.P. & P.L.

Bakannal ballet, de Chantal Loïal, Cie Difé Kako. Sortie de résidence au Ballet du Nord, CCN de Roubaix, 15 décembre 2022.

Rubrique

En pratique

Faire partie d'une transmission, le temps d'un cours, d'un bal ou d'un atelier. Une immersion dans la danse depuis l'expérience.

Mardi 29 novembre 2022, Clémence assiste à la représentation de *Silent Legacy* dans laquelle la danseuse de krump de huit ans, Adeline Kerry Cruz, performe. Trois semaines plus tard, Clémence prendra part à une initiation au krump lors d'un workshop avec Camille Dewaele. Les deux expériences entrent ici en dialogue.

C'est un de ces soirs froids où je décide d'aller au théâtre seule, en marchant dans des rues que je ne connais pas. Seules quelques lumières éclairent les fenêtres perlantes. Je presse le pas, car j'ai quelques minutes de retard. Quand j'entre dans la salle, je distingue une place au premier rang, à l'extrémité gauche. C'est l'avantage de venir seule ; on peut choisir sa place parmi les fauteuils à combler.

Cela fait déjà deux bonnes heures que je danse sans pause. Nous sommes une vingtaine dans la salle dont je connais la plupart, je suis à l'avant à droite. Je viens de contracter et relâcher rapidement différentes zones de mon corps pour lui faire sentir le principe du popping. À présent : c'est une initiation au krump.

Dans l'obscurité, du fond de la scène, elle entre. Je n'ai rien lu en amont sur la pièce. Je devine une petite silhouette, le plateau est immense, c'est une enfant ? Au milieu de néons verticaux suspendus, son corps semble être une version miniature d'une adulte affirmée. J'ai bien fait de ne pas lire la feuille de salle, c'est si agréable d'être surprise.

Devant le miroir, j'observe mon corps modelé par la danse classique, puis par la danse contemporaine, d'où pourrait venir une énergie si vive et réelle à l'intérieur de moi ?

Dans un corps de fillette, stéréotypé comme sage, des contractions externes et internes explosent. Son dos se cambre et son buste se projette vers l'avant, ses yeux s'écarquillent, ses sourcils se froncent, sa bouche s'ouvre. Sa rage est immense et elle se déverse bien au-delà du plateau. Les gestes parlés de ses mains se percutent dans nos yeux, son énergie frappe le sol.

Depuis le centre, presque depuis le cœur, je sens que ça bouillonne, il faut envoyer fort, cogner vers l'extérieur, mais garder l'assurance, ne pas tricher. La

colonne vertébrale se sectionne et se propulse vers l'avant, vers l'arrière, en translation. Je crois que c'est en faisant que la colère arrive ou bien c'est parce qu'elle est là que les mouvements sortent. Dans tous les cas, l'un motive l'autre.

Des courants électriques s'échappent et modulent la forme de son ensemble en épais coton beige, de ses cheveux au carré brillants et lisses. C'est sa rage qui les emporte. Un pied tape au sol, en réponse des bras se lèvent, chaque partie de son corps entre en résonance, prête à décoller. Les bras encadrent le corps et accentuent les extensions démesurées.

Les index sortis, le reste de la main replié, je parle à quelque chose en face du miroir, je ne sais pas encore à qui, ni à quoi, mais je m'y adresse avec une ardeur consciemment exagérée. Écoute-moi, je suis là !

Je crie mes gestes, mon corps entier. Mon pied tape le sol et déclenche un rebond dans mon sternum. Mon souffle s'entre coupe par les secousses gestuelles. Je m'engage et me laisse porter par ce qui me serre en profondeur, mais je peux aussi exprimer ce qui est bon, le positif, l'amour, la joie, l'injustice ou la beauté du vide. En fait, j'ai le sentiment que ma motivation restera secrète.

Cette frénésie semble naître à l'intérieur même de son être, dans un lieu profond et intime. Elle réussit à faire déborder de sa cachette, sous forme de détonations, des phrases révoltées. Comment un si petit corps peut envoyer aussi loin, aussi fort ?

Ça résonne dans ma poitrine, les quelques minutes de krump m'ont épuisées, c'est intense et très rapidement physique. Mon corps est bouillant et veut encore faire bouillonner la pièce. Le plus difficile est de se lancer, de s'affirmer, d'oser, de (s') affronter. C'est une danse de l'intime que l'on (se) révèle. C'est comme dire ce que l'on n'oserait jamais laisser sortir. Se livrer à des gestes qui coupent le corps, qui se détachent du mental et éclairent une autre image de soi.

C.B.

Silent Legacy de Maud Le Pladec avec Adeline Kerry Cruz, Jr Maddripp, Audrey Merilus, Théâtre de l'Idéal, Tourcoing, 29 novembre 2022. Initiation au krump avec Camille Dewaele, organisé par le Laboratoire d'Arts Cinétiques (LAC), le 188, Lille.

un petit monde

C'est un bruit lointain, comme un éboulement, qui nous accueille au théâtre. Devant les bancs de bois installés sur le plateau se dressent des rideaux de lin marron, ondulés et rêches. Une lumière douce nous caresse pendant ce moment d'attente incertain où rien n'a encore commencé. Le rideau monte, vif, les voix se taisent. Apparaît devant nos yeux, si proche qu'on pourrait le toucher un cylindre de plexiglas, de ceux qu'on voit pendant les fêtes foraines dans les stands de barbe à papa. Débute alors un ballet de poussière laissée au vent. Comme dans un film de western, elle vole. Les impuretés dansent une valse qui jamais ne s'arrête. Les lumières sculptent ces restes d'étoiles filantes qui n'ont de charme qu'imprimées sur nos rétines. Ça tourne, ça enivre. Parfois, dans le mouvement gracieux du vide, on croit voir apparaître un mouchoir de soie laissé à l'épreuve dans le vent. C'est comme la queue de comète d'un monde en ruine qui respire une dernière fois, couleur de cendre. Quand le rideau tombe sur ce premier volet on hésite à applaudir, le corps en avant prêt à accueillir le reste de ce poème sensible.

Le tissu se froisse lentement en remontant pour la deuxième fois, il semble hésiter à nous révéler la suite. La suite, c'est un petit monde. Un lieu où la poussière volante s'est posée et a créé un désert. Une petite Terre comme en éprouvette. Des mains presque divines transpercent l'espace noir et survolent le lieu désolé. Elles sont délicates. De ces ruines naît une tête d'argile ou de pierre, un visage inexpressif comme celui d'un nouveau-né déjà presque adolescent. Vient alors le temps de l'exploration et de la découverte. Ce petit personnage sans corps explore le micromonde aride qui l'a vu naître. Il y a des pierres, beaucoup. Et puis surtout cet arbre squelettique et triste qui semble être le vestige d'une époque verte. Comme l'arbre de la connaissance, celui de l'Éden perdu, il lui révèle des chants d'oiseaux, sûrement disparus, comme on ferait une confidence. Notre marionnette s'approprie le monde. Elle y trouve même, au milieu des décombres, un corps. Un endroit où poser sa tête. Les mains divines deviennent maternelles. Elles accompagnent l'estropié dans sa quête et sa construction. On trouve enfoui dans le sable un bras sûrement là depuis des siècles. On découvre sous la terre une jambe conservée par le froid des souterrains. Peu à peu se compose le corps de notre héros solitaire. Se substitue donc à l'exploration de son environnement celle de lui-même. Il cherche comment se redresser, tenir debout et se déplacer. Son équilibre est précaire mais les doigts parentaux le soutiennent quoi qu'il en coûte.

Soudain une senestre se gante de noire, puis toutes les mains suivent. Notre petit héros se démembre, ballotté par les mains de la nuit dans un cauchemar plein de fumée. Il est sombre et tortueux. Mais ce n'est qu'un moment, un passage noir pour aller mieux. Rapidement la peau réapparaît plus rassurante que jamais. Le contact se fait intime et plus sûr. Des mains comme des bouées.

Maintenant que notre petit héros a fait le tour de son terrarium, apparaît une question : qu'y a-t-il au juste derrière les parois opaques ? Sûrement un autre monde à explorer. C'est alors que la curiosité prend le pas sur toutes les craintes. Tout son courage en poche, il s'avance vers le trou béant, lui, le petit morceau de terre devenu sous nos yeux presque humain. On le voit lentement s'avancer vers la réalité, comme à la fin du Truman Show. Au moment fatidique c'est notre monde qui s'effondre, les rideaux tombent et nous révèlent le plateau presque nu. Devant nous, une photo de famille. Une marionnette dans les bras bienveillants de ceux qui l'aident depuis le départ, quatre mains sensibles. C'est en chanson que se termine le périple, deux voix douces qui semblent dire, comme toute la pièce, que ça va aller. C'est une berceuse porteuse d'espoir. Surtout quand, dans le monde qu'on croyait mort et sec, apparaissent des fleurs.

O.C.

Poussière de Sophie Mayeux, compagnie Infra, avec Coline Ledoux, Tim Hammer, Théâtre de l'Oiseau-Mouche, Roubaix, 12 janvier 2023 et Culture Commune, Loos-en-Gohelle, 25 janvier 2023.

Compagnies, spectatrices et spectateurs : pour participer et soutenir Les Démêlées (contribuer au financement, diffuser le journal, ou toute proposition), contacter le Gymnase I CDCN (porteur administratif du projet) : communication@gymnase-cdcn.com ou le comité de rédaction : contact@lesdemelees.org

♦ www.lesdemelees.org ♦ www.facebook.com/lesdemelees ♦

Les Démêlées, critiques locales de danse, chorégraphie, performance. Comité de rédaction : Clémence Bove, Olivier Corre, Karen Fioravanti, François Frimat, Marie Glon, Philippe Guisgand, Pascale Logié, Marie Pons, Mathilde Sannier, Armelle Verrips, Pauline Vanesse, Madeline Wood. Conseil de publication : Culture Commune scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, Le Gymnase CDCN Roubaix Hauts-de-France, Latitudes Contemporaines, Théâtre de l'Oiseau-Mouche, Le Vivat d'Armentières Scène Conventionnée d'Intérêt National - Art et Création, Le Ballet du Nord CCN de Roubaix, Les Maisons Folies, le FLOW, le 188. Directrice de publication : Marie Glon. Rédaction en chef : Marie Pons. Graphisme et mise en page : Mathilde Delattre - Le pont des artistes. Impression : Tanghe Printing. N°11 - Mars 2023. ISSN 2678-5358. Tiré à 3000 exemplaires et distribué gratuitement.